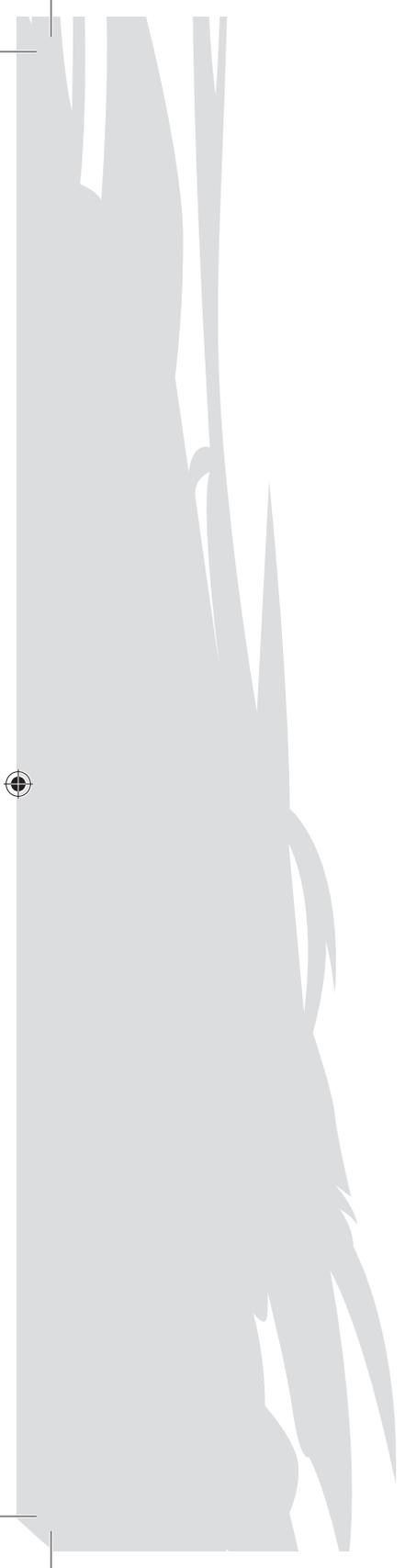


Regards croisés sur la Carrière Chéret

Magali Ballet
Xavier Bazot
Sophie Loizeau
Jean-Pierre Brazs





“Oeuvre d’art : un arrêt du temps.”

Pierre Bonnard

“En 1939, tout s’est arrêté. Les hommes sont partis à la guerre, les chevaux réquisitionnés, les carrières de Bois-Ramier avaient tourné la page. Après guerre, le ciment, le béton est arrivé et ce n’est plus la page qui se tournait mais le livre qui était fermé, à tout jamais. Heureusement, quelques entêtés nostalgiques et respectueux du passé existent encore.”

Bernard Laurent,

auquel nous tenions à rendre un respectueux hommage car, quelques temps seulement après le recueil de son témoignage par Xavier Bazot, il s’en est allé, emportant avec lui ses regards sur le monde et, parmi eux, quelques-uns des derniers échos des carrières.

Sommaire

Préface	4
La Carrière Chéret	6
Un site naturel, quatre artistes	8
Mémoires de carriers	10
Carrera obscura, la nuit pétrifiée	18
Le peintre et l'écuyère	26
Originaire	34
Un patrimoine local	38
Un Conservatoire pour la nature	40

Préface

par Gérard Laplace

La plaine est monotone sous la doloire ; plus loin, dépouillée de ses bouchures, un brin d'urbanisation en vue, elle l'est encore. Mais à cet endroit elle cède, un étage en dessous du présent céréaliier, c'est la carrière Chéret : un écrin lithique, insulaire en négatif, dont la nature s'est ressaisi de plus belle, à croire qu'elle n'avait concédé que pour mieux se reprendre et devenir ce refuge de la diversité. Forêt de ravins, pelouses aigres, fronts de taille, cuvette, cette mosaïque de milieux et microclimats fut une petite capitale de la pierre. Carrier, carrière, lui auteur de cette sculpture en creux, coins de fer, rouleaux de bois, elle prenant forme au cœur des villes en pièces de choix : libages d'angles, entablements, frontons.

C'est, il faut lui rendre hommage, l'agriculteur, conservateur des lieux, celui qu'on vit un jour replanter des haies près du trèfle incarnat, esprit cultivé, éclectique, piqué aux choses de l'art, qui eut l'intuition qu'un artiste pourrait s'appropriier les lieux, comme l'on dit, ce que Jean Pierre Brazs désigne si bien par l'expression : "recharger l'endroit". Au magnétisme originaire perdu, substituer un regard d'actualité sensible au feuilletage des temps, à la secrète complexité des lieux antropisés.

Tous les travaux ici réunis se font écriture, la cassure opérée dans le continu de la plaine génère le texte comme toute frontière ou fracture, et alors c'est labour d'encre, sels d'argent, livre d'heures en Chtonie, histoire(s), visions, adresse des génies topiques.

Jean-Pierre Brazs, dont on connaît les passions pour la couleur, les contes et faits picturaux, le paysage et la nature, ravivant le front de taille sur la surface de deux tableaux, réalise l'image peinte de végétaux qu'il a fait reculer pour quelques saisons. *Talvera pictorialis...* mais l'auteur est un titrologue invétéré qui joue d'une hybridité ancienne : l'image a son objet, l'objet détient nom et image. Ce geste pictural effectué in situ, Jean-Pierre Brazs entreprend d'écrire Le peintre et l'écuyère, ni cartel, ni glose, ni paratexte, peut-être un manifeste de l'ouvert, en forme de synopsis. La figure apparue de Géricault dit-elle cette pulsion picturale-narrative ?

La carrière Chéret pour un temps est-elle son corps ? Plus profondément dans les entrailles du lieu, Sophie Loizeau s'absorbe ; en lisant, en écrivant, elle se fait à elle même le don de l'être à soi, partie prenante de l'animalité, de

*“Il me semble que les murs de ma maison sont faits
de ces magnifiques journées d'automne
que je passais dans les bois à extraire des pierres.”*

John Burroughs

l'indifférencié, de la peur originaire. Si, dans ce monde polysensoriel il y avait regard, ce serait affût, non pas celui du naturaliste mais celui dont elle pourrait être la proie. Comment appartenir à la nature sans la toiser, poétiquement la réduire, comment y inscrire l'orbe exigü de notre corps lové avant sagesse et maîtrise.

À la photographe, à titrer, Magali Ballet qualifie l'enclave, fait relevés de sa clôture. Dans ce reliquaire naturel de la durée amoncelée, la chambre claire s'enténébre entre les linéaments des fronts de taille. L'ombre encaissée, amniotique, passionnelle, serre le lien avec l'intérieur, nous convainc qu'il n'est de paysage que de retour d'un feuilletage ancien dont nous aurions su l'incomplétude.

Contrepoint fulgurant à ces sanctuaires, l'enquête de Xavier Bazot, empruntant les approches de tout enquêteur de terrain, rameute les voix et les corps, transmet une histoire de la carrière Chéret qui n'avait pas été écrite. Connaître la carrière, c'est pour cet auteur décidé dans bien des textes à réparer le sort des gens de peu, de marge, ou nomades, rappeler les conditions de vie, la distribution des métiers, la démographie, les généalo-

gies et les combats, et ce pour chaque époque. La carrière Chéret commanda à ces organisations, convertit la matière humaine en force de travail et micro-société. Carriers, couturières, journaliers... Paul Sébillot conseillait de ne rien glaner en archéologue mais de traquer un récit, d'écouter les voix, que cela seul restitue.

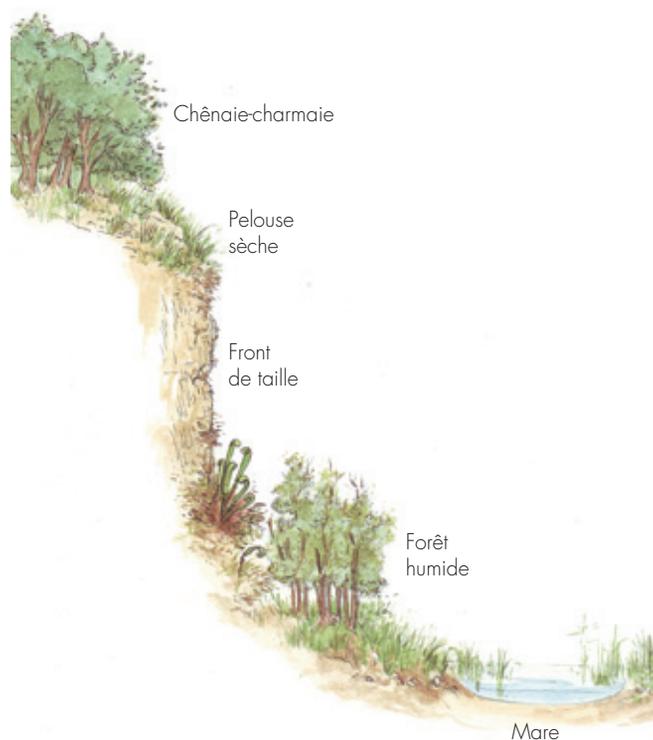
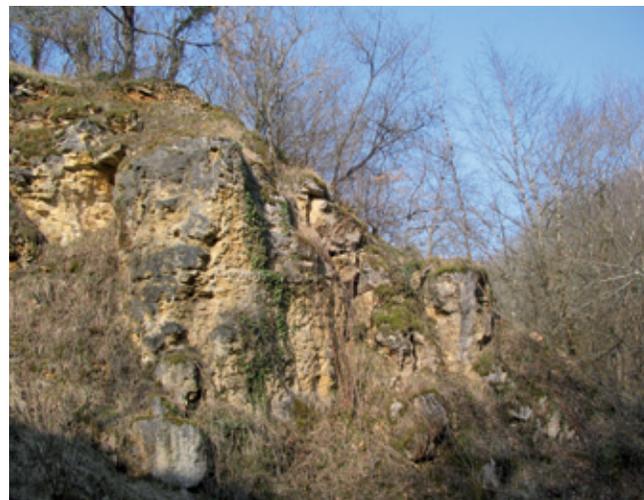
Que fera à présent le visiteur devant ces figures : Diane, Narcisse, le peintre et l'écuyère, le farfadet, les comédiens, l'enquêteur - offertes comme pierres d'attente à de nouveaux récits ? "Il faut soutenir le ciel de la carrière" dirent-ils, mais là, c'est langue de carrier.

La Carrière Chéret,

un espace naturel préservé

Ce lieu, à l'ambiance si particulière, au cœur de la Champagne berrichonne sur la commune d'Ambrault, témoigne d'une activité humaine d'un autre siècle et est depuis 1996 un site naturel préservé.

Pour le bonheur des naturalistes, la carrière n'aura pas connu le sort réservé à tant d'autres, abandonnées, embroussaillées et comblées par des gravats ou des déchets.



Grâce aux efforts conjugués du propriétaire et du Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre, le site accueille aujourd'hui une végétation très variée du fait de l'humidité permanente du front de taille mais également des espaces ouverts et sols maigres, en haut des parois calcaires et éboulis, ainsi que des milieux humides dans les cuvettes. Une mosaïque de micro-milieus très variée qui accueille une grande variété d'espèces d'animaux et de végétaux, et confère à la carrière, malgré sa petite surface de deux hectares, une richesse écologique remarquable.

Source d'histoire, de biodiversité...

On rencontre sur la Carrière Chéret pas moins de 159 espèces végétales, 39 espèces de papillons dont douze d'intérêt patrimonial, cinq espèces d'amphibiens protégées au niveau national.

Plusieurs orchidées, dont l'Ophrys mouche, rare dans le département de l'Indre, ou encore l'Orchis homme pendu, protégée au niveau régional, y trouvent refuge. Les pelouses sont également propices aux papillons, comme l'Azuré bleu-céleste, tandis que les zones humides comme la mare accueillent trois espèces de batraciens, dont la Salamandre tachetée.

Orchis homme pendu



Ophrys mouche



Azuré bleu-céleste



Salamandre tachetée

... Et d'inspiration

Cette carrière constitue un lieu hors du temps, très étonnant, subtile association entre patrimoines culturel et naturel qui aujourd'hui parlent d'une même voix.

Le support idéal pour le travail d'artistes en quête de son histoire et de ses secrets...

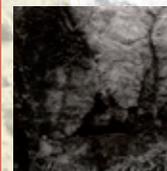
Un site naturel, quatre artistes



Trois des quatre artistes du projet.
De gauche à droite :
Jean-Pierre Brazz, peintre ;
Magali Ballet, photographe ;
Xavier Bazot, écrivain.

Carrera obscura, la nuit pétrifiée

Carrière Chéret



*Le grain de peau, le grain de pierre
et la texture des feuillages,
celle de la fougère scolopendre au
clair-obscur, comme autant de
signes absorbés
par les images que l'on pourrait
voir par magie se refléter
dans le miroir de sa mare, telle
une enceinte spéculaire, l'entre
double et double miroir d'un lieu
de mémoire pétrifiée.
La voir dans une bande visuelle
intemporelle,
basculer d'une vision l'autre
au rythme de sa saisonnalité.*

Magali Ballet Photographies

Note biographique

Magali Ballet est née en Avignon en 1970. En 2004, elle décide de s'installer en Limousin, terre d'origine maternelle.

Là, elle poursuit son travail photographique argentique amorcé il y a plus d'une décennie dans cette même région et inspiré essentiellement d'une mémoire naturelle des territoires et de paysages de temps non datés où se manifestent à la fois, la matière organique et cosmique et la puissance onirique. Ce travail fait l'objet d'expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger, d'éditions, de commandes et d'acquisitions.



<https://www.magaliballet.com/>

Regards croisés sur la Carrière Chéret

Exposition présentant les quatre artistes
installée lors du vernissage de
l'exposition photographique
en novembre 2010
à la médiathèque d'Issoudun

Mémoire de carriers

Carrière Chéret

Lors de ma première visite à la carrière Chéret, je découvre l'existence d'une « Association ouvrière des carriers d'Ambrault », créée en 1903, dissoute en 1939, dont l'histoire s'identifie à celle de la carrière puisque le propriétaire de celle-ci, Georges Chéret, à partir de 1925 concède un bail d'exploitation à l'association. J'essaie de retracer la vie des seize carriers qui se succèdent durant ces trente-six années au sein de l'association, laquelle compte en permanence entre six et huit associés. La consultation des actes de l'état civil, des recensements, me délivre de précieuses indications, où il apparaît que des liens familiaux, de fratrie ou de filiation, unissent ces seize personnes, pour la plupart. Le travail à la carrière semble avoir remplacé, comme activité de complément, le métier de tisserand, qu'exerçaient les paysans, cultivateurs de petites parcelles autour des villages, éleveurs de quelques moutons sur les landes de la champagne berrichonne.

En parallèle à l'écriture d'un texte qui s'attache à restituer dans ses grandes lignes l'histoire de ce groupe, et donc de la carrière, je conduis des entretiens audio avec Messieurs Bernard Laurent et Paul Meunier, fils et petit-fils de carriers, qui parlent de la création de l'association, des techniques d'exploitation, du transport de la pierre, des souvenirs d'enfance dans la carrière. Accompagnés des paroles de Jean-Pierre Fombaustier, petit-fils de Georges Chéret et Conservateur de la carrière, ces témoignages se marient à la présentation de leur travail par les artistes qui interviennent dans la carrière : Magali Ballet, Sophie Loizeau, Jean-Pierre Brazz, pour composer un documentaire sonore d'à peu près quatre-vingt-dix minutes.

Xavier Bazot

Note biographique

Xavier Bazot est écrivain.

Camps volants est le titre de son dernier livre publié, en 2008, aux éditions Champ Vallon.

Aux éditions Le Serpent à Plumes sont parus

Au bord (2002) - Stabat Mater (1999).

Un fraisière pour dimanche (1996).

Chronique du cirque dans le désert (1995).

Chez P.O.L. est paru Tableau de la Passion (1990).

<http://www.xavierbazot.fr/>



Photo: Jean-Michel Oppenheim / L'Espresso

Regards croisés sur la Carrière Chéret

Lieu d'écriture

Carrière Chéret

Chéret, la fine percée d'elle diane à l'intérieur, à peine, tant simple. Rencontre avec la pierre, calcaire pourvu qu'elle ait vécu manifeste le temps par ses pores. Et méfiante toujours des possibilités d'affûts, mon corps petitement contre moi au sens peureux des bêtes. Recroquevillée, ovale.

Aussi feutrée quand diane ici qu'un fantôme. Passé le seuil les fantômes vinrent à sa rencontre.



Sophie Loizeau

Note biographique

Sophie Loizeau vit à Versailles, elle a publié :

- Le Corps saisonnier. Le dé bleu, 2001

- La Nue-bête, L'Act Mem (fonds Comp'Act, 2004), bourse Poncetton SGDL, 2004 / Prix Georges Perros 2006.

- Environs du bouc, L'Act Mem (fonds Comp'Act, 2005), Prix International de Poésie Yvan Goll, 2005.

- Albine (collectif) une suite au dernier roman inachevé de George Sand, L'Act Mem (fonds Comp'Act, 2005).

- Bergamontres, L'Act Mem, nouvelle édition réunissant La Nue-bête et Environs du bouc, 2008.

- La Femme lit, Flammarion, 2009.

Son travail a donné lieu à un spectacle « Le plus clair du temps je suis nue » mis en scène par Claude Gaerret avec Anne Aharo et David Lescot et présenté à la maison de la poésie de Paris en janvier 2008. Il continue de se produire en province.

Elle a dirigé le n°5/6 de la revue Passages à l'Act consacrée à Pascal Quignard (octobre 2008) et mené l'entretien avec l'écrivain. Elle a collaboré à de nombreuses autres revues.

Roman promis (le roman de diane), son cinquième livre, est en cours d'écriture.

loizeau.sophie@wanadoo.fr

Regards croisés sur la Carrière Chéret

Talvera pictorialis

Carrière Chéret

Sur d'anciens fronts de taille, à l'intérieur de deux carrés, enlever couche par couche les végétaux, puis racler et poncer la pierre jusqu'au blanc du calcaire. Préserver à chaque étape une bordure témoin. Sur la roche mise à nu, peindre mousses, lièrres et lichens enlevés.



Jean-Pierre Brazz

Note biographique

Depuis 1975 le travail de Jean-Pierre Brazz porte sur la question des processus et des lieux de la peinture.

Ses œuvres sont présentes en particulier dans les collections du Musée de Grenoble, du Musée historique de la Ville de Paris et du Fonds national d'art contemporain. Depuis 1985 il a conçu de nombreux projets muséographiques, des scénographies d'exposition et des « interventions paysagères ».

Il a publié en 2004 « Contes picturaux » aux éditions Materia prima.

Il a créé en janvier 2009 le Centre de recherche sur les faits picturaux qui a pour vocation l'inventaire et l'étude de faits picturaux réels ou imaginaires, passés, présents ou futurs, volontaires ou involontaires.

www.jpbrazz.com - www.nationspeinture.com

Regards croisés sur la Carrière Chéret



Mémoire de carriers

par Xavier Bazot

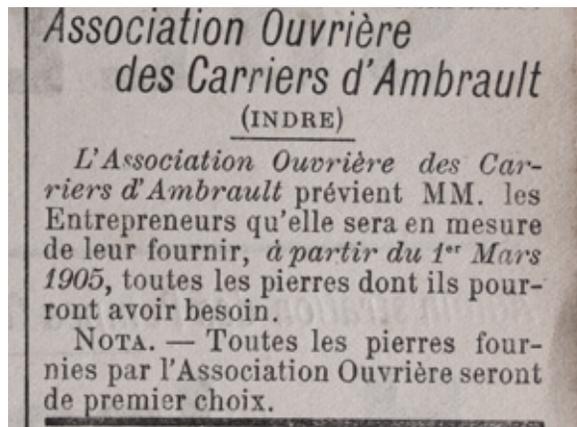
Au mois de janvier 1903 se constitue à Ambrault une **association ouvrière des carriers**, qui se donne pour objectif l'extraction et la vente de pierre à bâtir.

La pierre d'Ambrault est du calcaire oolithique du Bathonien (Jurassique moyen). Son exploitation est ancienne, comme paraît en témoigner la "ligne des trous", visible dans la forêt qui borde, au sud, le hameau de Boisramier, construit à l'endroit réel du filon de calcaire. On relève dans les environs de multiples vestiges de l'époque gallo-romaine, telle la levée de César, qui relie Bourges à Argenton. La pierre d'Ambrault est utilisée dans la construction de la cathédrale de Bourges, de l'abbatiale de Déols, de l'église romane de Neuvy-Pailloux... L'exploitation reprend après les guerres napoléoniennes et connaît sa pleine expansion depuis les années 1830 jusqu'à celles de 1920. En 1831 la population de la commune d'Ambrault est de 628 habitants, connaît son apogée **en 1891 avec 1219 habitants**, 1134 habitants en 1911, tombe à 958 habitants après la Première Guerre mondiale (en 1921), 614 habitants en 1975, pour depuis s'accroître à nouveau (909 habitants en 2010).

Le hameau de Boisramier dépend du village d'Ambrault. Avant la Première Guerre mondiale, quand le nombre de

ses habitants est à son plus haut, Boisramier a l'idée de faire sécession. L'absence de clocher, et la déclaration de la guerre, ont raison de ce projet.

Au long du dix-neuvième siècle les paysans cultivent de petites parcelles autour des villages, élèvent des moutons sur les landes de la Champagne berrichonne, sont aussi tisserands. La Champagne se mue en terre de grandes cultures, le mouton disparaît, à côté de leur activité de petits cultivateurs les habitants deviennent carriers.



La lecture des recensements des années 1836 à 1921, conservés aux Archives départementales de l'Indre, établis à peu près tous les cinq ans, permet d'observer la courbe d'occurrence des métiers exercés.

En 1836 nous comptons sur l'ensemble de la commune 7 personnes se déclarant tisserands à titre principal, et 3 carriers.

En 1866, 4 tisserands, 8 carriers; En 1872, 4 tisserands, 16 carriers; En 1886, 2 tisserands, 23 carriers; En 1891, 32 carriers; En 1901, 1 tisserand, 54 carriers; En 1911, nous comptons 36 carriers; En 1921, 10 carriers.

L'apogée de l'activité des carrières coïncide avec celui de la population. La Première Guerre mondiale signe la chute des deux courbes.

La première profession est celle de **journalier**, qui ne permet guère de préciser l'activité. Le choix d'une seule profession à déclarer ne rend pas compte de la double activité, notamment le transport de la pierre.

L'état de "propriétaire", mot usité dans les recensements de 1836, 1866, semble recouper la profession de cultivateur. Le recensement de 1901 parle de "propriétaires-cultivateurs". Celui de 1921 de "cultivateurs".

1901 est une période prospère : la profession de maçon se répand, carrier est le premier métier à Boisramier, celui de couturière, apparu en 1886, le premier parmi les femmes de la commune.

Le recensement de 1921 témoigne de la rupture due à la Première Guerre mondiale : le métier de cultivateur devient le

premier exercé, comme si chacun se repliait sur les quelques ares qu'il cultive, la diversification des métiers s'appauvrit, seulement 10 personnes sont encore carriers. Au recensement de 1926, les quelques carriers qui déclarent ce métier à titre principal ont tous, à une exception près, comme "employeur" l'association.

Au début du siècle dernier quatorze carrières, où travaillent une centaine d'ouvriers, nous dit M. Bernard Laurent, fils et petit-fils d'ouvriers carriers, sont actives. La concurrence du ciment et du béton conduit à ce qu'on

arrête définitivement d'utiliser la pierre d'Ambrault après la Seconde Guerre mondiale. La carrière de M. Prosper Meunier, père de M. Paul Meunier, est la dernière à être exploitée.

Quand les carrières cessent leur activité, les anciens carriers s'emploient à d'autres métiers. Nous relevons chez M. Bernard Laurent, qui parle de son père, l'expression "faire le maçon", qui désigne non un métier principal, mais un travail de remplacement, ou de complément.



L'association ouvrière des carriers d'Ambrault prend la forme d'une société anonyme à capital variable, primitivement fixé à la somme de 1600 francs, représenté par 16 parts d'intérêt de 100 francs chacune.

L'acte notarié qui enregistre la souscription du capital, en date du **12 janvier 1903**, décline les noms des huit

associés, qui souscrivent chacun deux parts. Ils se nomment : Louis Chagnat, Laurent Moreau, François Limoges, Eugène Ballereau, Henri Agobert, Jules Meunier, Claude Chagnat, Eugène Jouanneau.

La publicité de sa création est insérée dans le journal **Le Parti socialiste**.

Cet organe de presse, hebdomadaire, est diffusé dans les départements du Cher et de l'Indre. Il prend la suite du journal socialiste **Le Proletaire du Centre**, organe, lui aussi hebdomadaire, des travailleurs de l'Indre, qui paraît du 13 janvier 1901 au 7 décembre 1902.



Le Parti socialiste se réfère au Parti socialiste français, premier du nom, fondé en 1902, notamment par Jean Jaurès, dont le groupe parlementaire comprend Aristide Briand, Francis de Pressensé. **Le Parti socialiste** accueille des éditoriaux signés Jean Jaurès, Clovis Hugues, Alexandre Millerand, Michel Zévaco, Kosciusko...

En avril 1905, lors du congrès de Paris, le Parti socialiste français de Jaurès et le Parti socialiste de France, plus révolutionnaire, créé lui aussi en 1902, et résultat de l'union du Parti ouvrier français de Jules Guesde et du Parti socialiste révolutionnaire d'Edouard Vaillant, s'unissent à d'autres tendances socialistes pour créer la SFIO (Section Française de l'Internationale Socialiste).

L'époque semble mieux politisée qu'aujourd'hui : des réunions politiques tenues à Issoudun, où interviennent Jean Jaurès ou Alexandre Millerand, rassemblent jusqu'à 2000 personnes.

Les associations ouvrières de production ne sont pas un fait d'exception. L'association ouvrière des brasseurs de Déols et Châteauroux est propriétaire, exploitante, de son outil de production. Nous notons qu'il existe, à Châteauroux, une association des ouvriers maçons, des ouvriers boulangers, à Poitiers une association des ouvriers charpentiers et menuisiers.

Il ne s'agit pas de syndicats, mais bien d'associations de production.

À Boisramier cependant l'association ouvrière des carriers est restée dans la mémoire des personnes sous l'appellation : **Le Syndicat**.

Deux années après la constitution de l'association, le dimanche 8 janvier 1905 se tient à Ambrault une réunion syndicaliste, qui fonde en effet un "Syndicat des ouvriers carriers et journaliers de la commune d'Ambrault et autres".

L'article qui en rend compte dans **Le Parti socialiste** du samedi 14 janvier 1905 relate que "le camarade Jules Guignat donne lecture des statuts, copiés sur ceux des carriers du Poinçonnet".

L'article 3 de ces statuts énonce : "Le syndicat a pour but de veiller sur les intérêts au point de vue intellectuel et moral, il soutiendra les salaires par tous les moyens légaux qu'il jugera nécessaires et équitables, afin de chercher à établir une sincère solidarité entre tous les membres du syndicat et de faire en sorte qu'il existe entre eux la cordialité et la justice".

"Après quoi, continue le journal, on se sépare des camarades d'Ambrault et l'on revient à Boisramier au chant de *L'Internationale*..."

Nous aurions bien aimé assister à cette marche de retour vers Boisramier, en ces années qui furent les heures de gloire de ce village.

Certains membres du bureau du Syndicat le sont aussi de l'association, tels : Jules Guignat, Eugène Ballereau, Louis Chagnat, Laurent Moreau. D'autres, non : Albert Chaumont, né en 1877 ; Jean Sirot, né en 1874 ; Henri Didier, né en 1869 ; Victor Mijoin, né en 1875 ; Auguste Sabourrot, né en 1868 ; Jules Joisneau, né en 1866.

Comme l'indique son titre, **le Syndicat** est celui des carriers, mais aussi des journaliers.

À la lecture des recensements comme à celle de l'état-civil, nous percevons une société assez égalitaire sur la commune d'Ambrault. Si les artisans habitent plutôt le bourg d'Ambrault, nous ne relevons le nom d'aucune famille noble, dont la présence induirait une hiérarchie dans cette société.

Jean-Pierre Fonbaustier, Conservateur de la carrière, le remarque, les grands cultivateurs de la Champagne berriçonne ne s'occupent pas de l'exploitation des carrières.



D'autres écrits, heureusement conservés par M. Bernard Laurent, nous permettent de suivre la vie de cette association ouvrière des carriers.

Suite à l'achat de terrains et carrières fait par la société est signé en décembre **1911** un accord d'exploitation entre ses sept associés : Louis Chagnat, Laurent Moreau, Eugène Ballereau, Eugène Joinot, Clément Laurent, François Meunier, Claude Chagnat.

En novembre **1920** l'association s'inscrit au registre du commerce. Signent cette déclaration six associés : François Meunier, Laurent Moreau, Louis Chagnat, Eugène Ballereau, Claude Chagnat, Clément Laurent.

Dans cet acte figurent les dates de naissance des carriers, précision qui nous est précieuse pour les identifier car, de génération en génération, les familles aiment à donner aux enfants les prénoms des grands-parents, voire des parents. La transcription des noms de famille, nous le voyons avec Eugène Joinot, peut varier.

Enfin, les noms des associés, au nombre de huit : Clément Laurent, Philippe Laurent, Robert Laurent, Claude Chagnat, Jean Chagnat, Jules Delaume, Jules Guignat, Marcel Champagne, sont consignés une dernière fois, en janvier **1939**, dans la déclaration de la dissolution de l'association.





Leur histoire s'identifie à celle de la **carrière Chéret** au moment où son propriétaire, **Georges Chéret** (1897-1970), dont les descendants sont toujours propriétaires de la carrière, signe, le 1^{er} janvier 1925, avec Louis Chagnat, représentant de l'association ouvrière des carriers d'Ambrault, un bail d'exploitation pour six années, moyennant un prix annuel de 1200 francs.

Sylvain Chéret, le grand-père de Georges, exploite cette carrière, où il emploie des ouvriers, parmi lesquels, grâce au recensement de 1901, où sont notés le métier et le nom du patron le cas échéant, nous relevons les noms de Laurent Moreau ou Henri Laurent et son fils Clément Laurent. Dans la carrière contiguë, "la carrière à Brosset", travaillent Eugène Ballereau, Jean Chagnat (père de Louis), Laurent Joisneau et son fils Eugène Joisneau.

Alexandre Chéret, le père de Georges, exploite lui aussi directement la carrière, mais il meurt accidentellement en 1923. Son fils Georges en délaisse l'exploitation, pour mieux se consacrer à l'agriculture.

Une clause de ce contrat attire notre attention : "Les preneurs devront faire conduire par les chevaux du bailleur, au prix courant, environ la moitié de la pierre extraite."

L'extraction de la pierre génère d'autres métiers autour de la carrière, notamment les "ricandiers", selon le terme que nous fait connaître M. Bernard Laurent, qui acheminent les pierres jusqu'au chantier du client si celui-ci ne peut venir les chercher, ou les charrons, les maréchaux-ferrants.

MM. Bernard Laurent et Paul Meunier ont conservé des livres de comptes, où sont rapportées les ventes et les livraisons.

La marchandise se décline principalement en quartiers (souvent orthographié : cartier) avec lesquels on construit les angles des maisons, marches (1 mètre 33 est la lon-

gueur la plus usitée), blocs, à destination des tailleurs de pierre et aux dimensions de leur choix, moellons, qui garnissent les soubassements des chemins et des routes, et se mesurent en mètres cubes ou par tombereau. Sont mentionnés aussi des cordons, frontons, jambages de lucarne, entablements, encoignures, doublières...

Des termes imagés désignent les outils : le chemin de fer (une sorte de rabot pour la pierre), le têtù (dans la bouche de Bernard Laurent, parlant du pic qui dégage les découverts).

Le coût du transport varie selon la distance à parcourir, mais peut égaliser, ou dépasser, jusqu'à son double, le prix de revient de la pierre, si le chemin est long.

Le bailleur est un homme avisé, d'avoir inscrit une telle clause. Les livres de comptes de l'association, où le nom du transporteur est noté, laissent apparaître que cet arrangement est respecté au-delà de l'engagement écrit. Rarissimes sont les livraisons qui ne sont pas assurées par Georges Chéret, ce qui prouve une bonne entente entre le bailleur et les carriers. Signe de la confiance qui régit leur relation, cette clause ne figure plus dans le deuxième bail d'exploitation, sans que la pratique en soit modifiée.

En 1933 un nouveau bail d'exploitation, pour une durée de trois, six ou neuf années consécutives et entières, est en effet concédé par Georges Chéret à Laurent Clément, représentant de l'association ouvrière des carriers d'Ambrault, moyennant un prix annuel inchangé de 1200 francs.

Nous pourrions établir, grâce à l'écriture des destinations, relevées dans les livres de comptes conservés par MM Bernard Clément et Paul Meunier, une cartographie de la diffusion de la pierre d'Ambrault. Vers les villages proches, Mâron, Sassierges-Saint-Germain,



Pruniers, Vouillon, Saint-Août, Meunet-Planches. Mais aussi : Issoudun, La Berthenoux, Lignièrès, Châteauroux, La Châtre, voire jusqu'à Buzançais, Bourges, Graçay, et même, en 1935, une commande importante, détaillée sur cinq pages des registres, livrée à Saint-Ouen (Seine), mais sans doute par chemin de fer à partir de la gare de Châteauroux !



Nous reconstituons, en consultant les actes de naissance, mariage et décès dans les registres de l'état-civil de la mairie d'Ambrault, sur une période allant de 1883 à 1932, les trajectoires de vie, et la parentèle, de ces 16 ouvriers carriers qui ont tour à tour été associés.

Dans ces registres les nom, âge et profession des témoins venus déclarer le décès d'un(e) parent(e) ou d'un(e) ami(e) sont notés.

Notre recherche découvre que ces carriers, à l'origine et au long de la vie de l'association, partagent d'étroits

liens de famille : Louis Chagnat et Jules Delaume sont cousins. Jules Meunier et Henri Agobert sont beaux-frères. Claude Chagnat, Eugène Joinot, Laurent Moreau sont cousins. Henri Agobert est l'oncle de Eugène Joinot, et le cousin de Anatolie Agobert, épouse de Louis Chagnat. Marcel Champagne est le gendre de Claude Chagnat.

Nous ne remontons pas la généalogie des familles sur un siècle en arrière, mais nous avons bien l'impression qu'au moment de la création de l'association des ouvriers carriers, nulle famille n'habite la commune d'Ambrault, qui ne soit alliée aux autres familles.

La lecture de l'état-civil est émouvante, parce que les événements consignés nous ouvrent la vie des personnes.

Nous sommes témoins des nombreuses morts d'enfants en bas-âge ou à la naissance, morts aussi d'enfants en nourrice : Marcel Mendelsonn, 3 mois, le 17 août 1894, fils de Hélène Mendelsonn, couturière, habitant boulevard Saint-Marcel n°20, Paris 5^e, père non dénommé ; Victoria Desnoëls, orpheline, enfant de l'Assistance publique, le 20 décembre 1898, à 9 mois, chez son père nourricier Guillaume Gerbault, journalier, 33 ans.

Les 16 et 18 mai 1888, chez Henri Pajot, journalier, 35 ans, et Léonie Rivière, 29 ans, meurent deux jumeaux, nés à 2 jours d'intervalle. Le 22 mai, la mère décède à son tour.

Drame similaire en janvier 1925 chez René Trouselet, garde au relais forestier d'Ambrault, et Henriette Quint, naissance d'un enfant sans vie le 12, décès de la mère le 26.

Naissent nombre d'enfants naturels : Françoise, le 16 novembre 1852 ; Eugène, 17 juillet 1864 ; Gabriel, le 24 janvier 1880...



Firmin Jousse est condamné à verser une pension de 150 francs mensuel, payables au premier de chaque mois, à Marie-Louise Limouzin, jusqu'aux 16 ans de son fils Jean-Louis.

En 1893 Rose Besse, 68 ans, journalière, reconnaît comme son fils Louis-Léon Besse, né en 1864.

En 1919 Clémence Vinçon épouse John Freskam, soldat du corps expéditionnaire américain en France, né en Grèce ; Geneviève Pinault épouse Robert S. Donaldson, natif de Eau claire, dans le Wisconsin, sous-lieutenant du 20^e génie de l'armée des USA.

Voilà autant de vies forcément oubliées, nous n'avons de chance de les croiser qu'à la condition de nous plonger dans les pages de l'état-civil d'un village.

À guetter les occurrences où les noms des carriers apparaissent, à recouper les informations recueillies, à vérifier telle date de mariage, le prénom de tel parent, avec la même attention que si nous nous penchions sur les arbres généalogiques de personnages célèbres, la vie de ces personnes revêt bientôt et naturellement une dimension historique.

Je pense à Pierre Michon, l'auteur des *Vies minuscules* (1984), quand il dit que ses personnages sont des rois, mais qu'ils sont partis de trop bas, je pense à Louis Guilloux, qui raconte le rêve de Loïc, dans *Le Pain des rêves*, où, pauvre tailleur, son grand-père, qui vient de mourir, se réveille et il est le Roi.

Mes séjours à la carrière Chéret me conduisent à une nouvelle lecture du *Grand Meaulnes*.

Je fréquente volontiers les familles manouches qui habitent nos campagnes.

Jacques et Jean-Pierre Fonbaustier me signalent la pré-

sence ancienne d'une famille qui voyage encore en verdine à travers le canton, constituée aujourd'hui du père et de sa fille, Violette et Joseph Steinbach, qui s'arrêtent souvent à Saint-Août, où repose leur défunte épouse et mère. Je vais en vélo les saluer.

Je parle de cette famille à M. Bernard Laurent : "ah oui ! les comédiens...", dit-il.

"Les comédiens" ? Je pense aussitôt à la fuite de Frantz de Galais dans *Le Grand Meaulnes*.

En Berry, ce mot désigne les Tsiganes.

Ce pourrait bien être des bohémiens... Depuis bientôt un mois qu'ils sont sur la place à attendre le beau temps pour jouer la comédie... peut-on lire dans ce roman.

"pantomimes... chansons... fantaisies équestres"... une petite chèvre savante... , voilà en quoi consiste cette "comédie", apparentée au cirque plus qu'au théâtre.

Bohémiens ou comédiens, Alain-Fournier emploie indifféremment l'un ou l'autre de ces termes, jamais le mot *Tsiganes*.

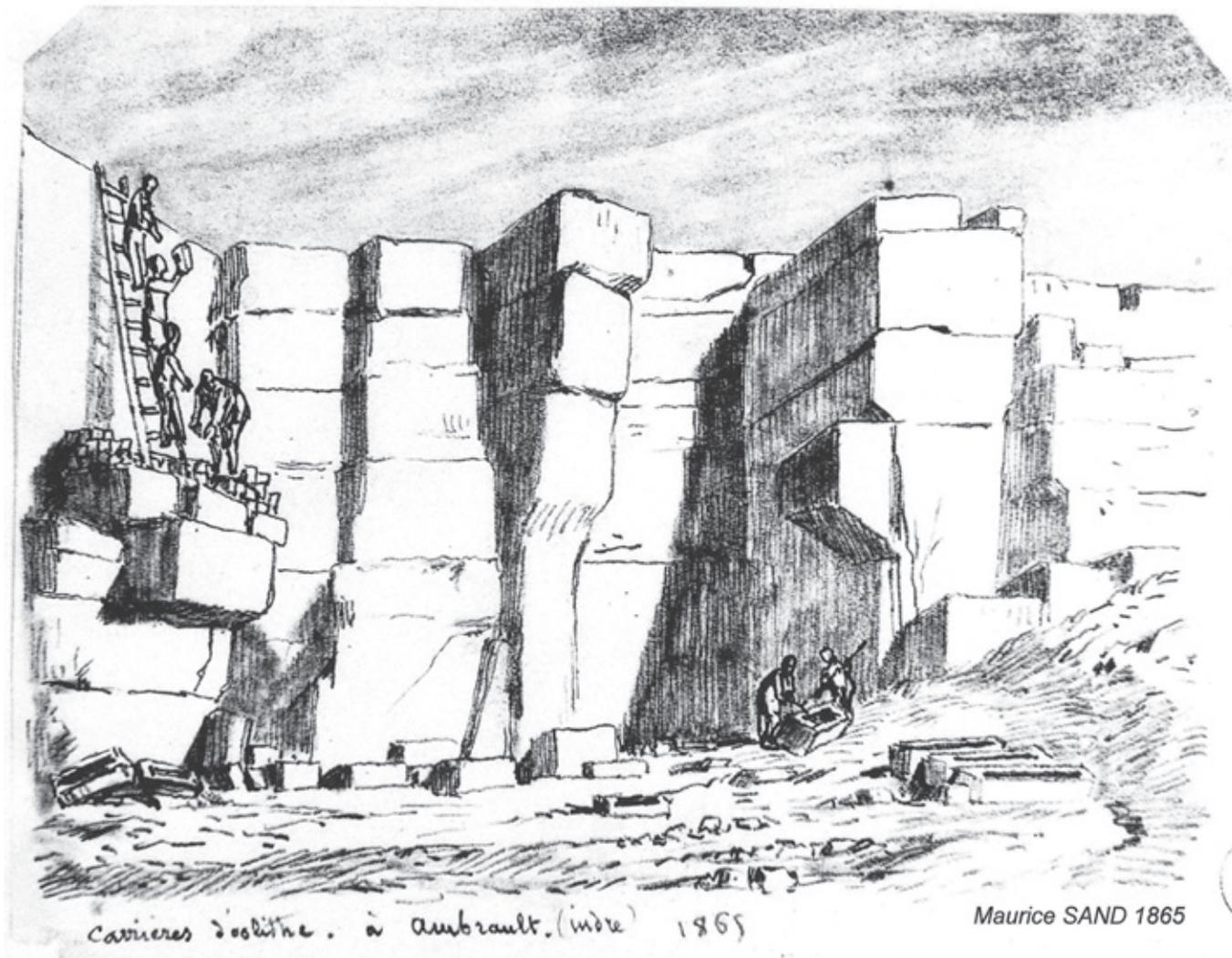
Je m'en avise seulement aujourd'hui : Ganache, le grand Pierrot de *la fête étrange*, le comédien qui voyage dans sa voiture au *mauvais toit de zinc*, pourrait fort bien être un Tsigane.

Epineuil-le-Fleuriel (Sainte-Agathe dans le roman) et Ambrault appartiennent à la même région du Berry sud. *Le Grand Meaulnes* nous restitue un monde rural du dix-neuvième siècle, avec ses métiers, tel que nous le découvrons à Ambrault : si nul carrier n'y figure, à l'heure où l'on trait les vaches, on se retrouve dans la boutique du tisserand, ou du *charron, qui était aussi maréchal*. Le bohémien tend une embuscade à Meaulnes et François Seurel dans *un quartier de journaliers, de couturières et de tisserands*. La fiancée de Frantz, rencontrée dans les marais de Bourges, est couturière, son père est *un pauvre tisserand*.



Le cercueil, amené dans une charrette à bœufs, était déchargé et posé sur une dalle, au pied de la grande croix... Le curé et les chantres vinrent comme c'était l'usage au-devant du cercueil posé là... (deuxième partie, chapitre X : La Lessive)

M. Paul Meunier, dans notre entretien, décrit ces dalles funéraires, en pierre d'Ambrault, sises à l'extérieur des églises, érigées à une hauteur idoine à ce que le cercueil puisse y être glissé depuis la carriole qui le transporte.



Mentions de l'auteur : le documentaire sonore a été réalisé grâce au soutien de la Scam (Société civile des auteurs multimédia).

Les recherches documentaires ont été menées avec l'aide des Archives Départementales de l'Indre.

Illustration de Maurice Sand reproduite avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque historique de la ville de Paris – Fonds George Sand – H 398



Carrera obscura

la nuit pétrifiée

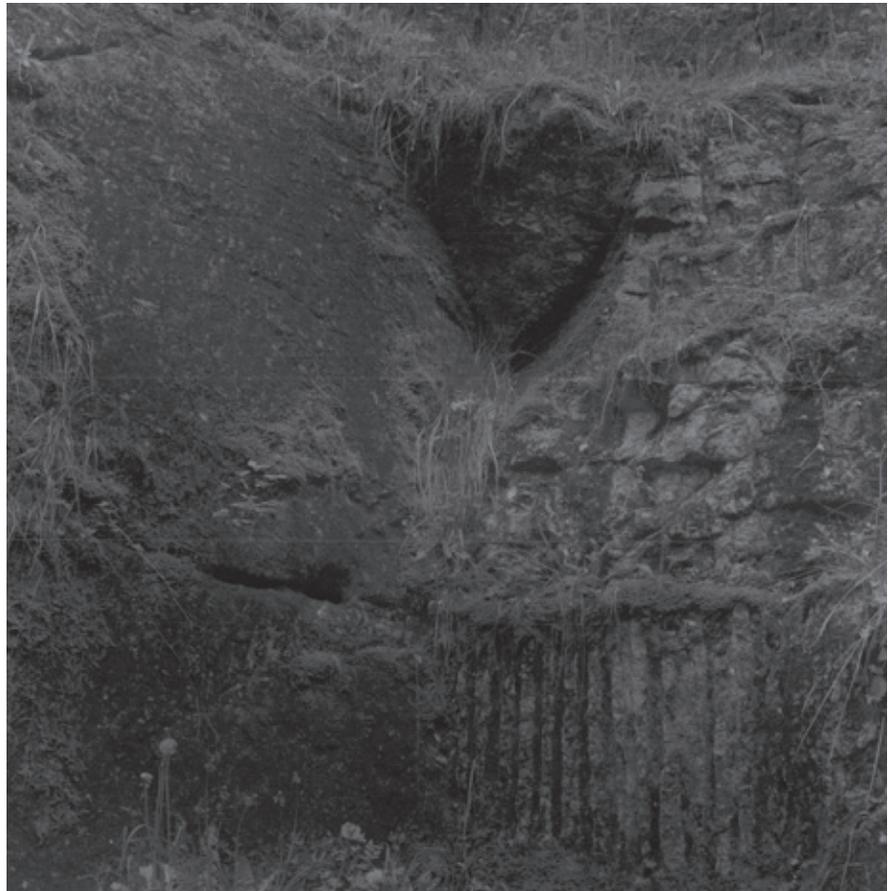
par Magali Ballet

"J'ai découvert la carrière, "sorte de ventre", comme je l'ai très vite appelée étant moi-même enceinte à l'époque, cachée au beau milieu de ce paysage plat de céréales.

Quand je suis "descendue à la carrière" pour la première fois, j'ai senti que je pouvais en faire un théâtre souterrain avec sa canopée, sa mare-miroir, ses falaises, ses végétaux aux noms savants, cette lumière qui tombait du ciel comme d'un puits de lumière, bref elle avait tous les attributs d'un paysage à grande échelle dans un si petit écrin et des êtres de lumière pouvaient même habiter cette chrysalide...

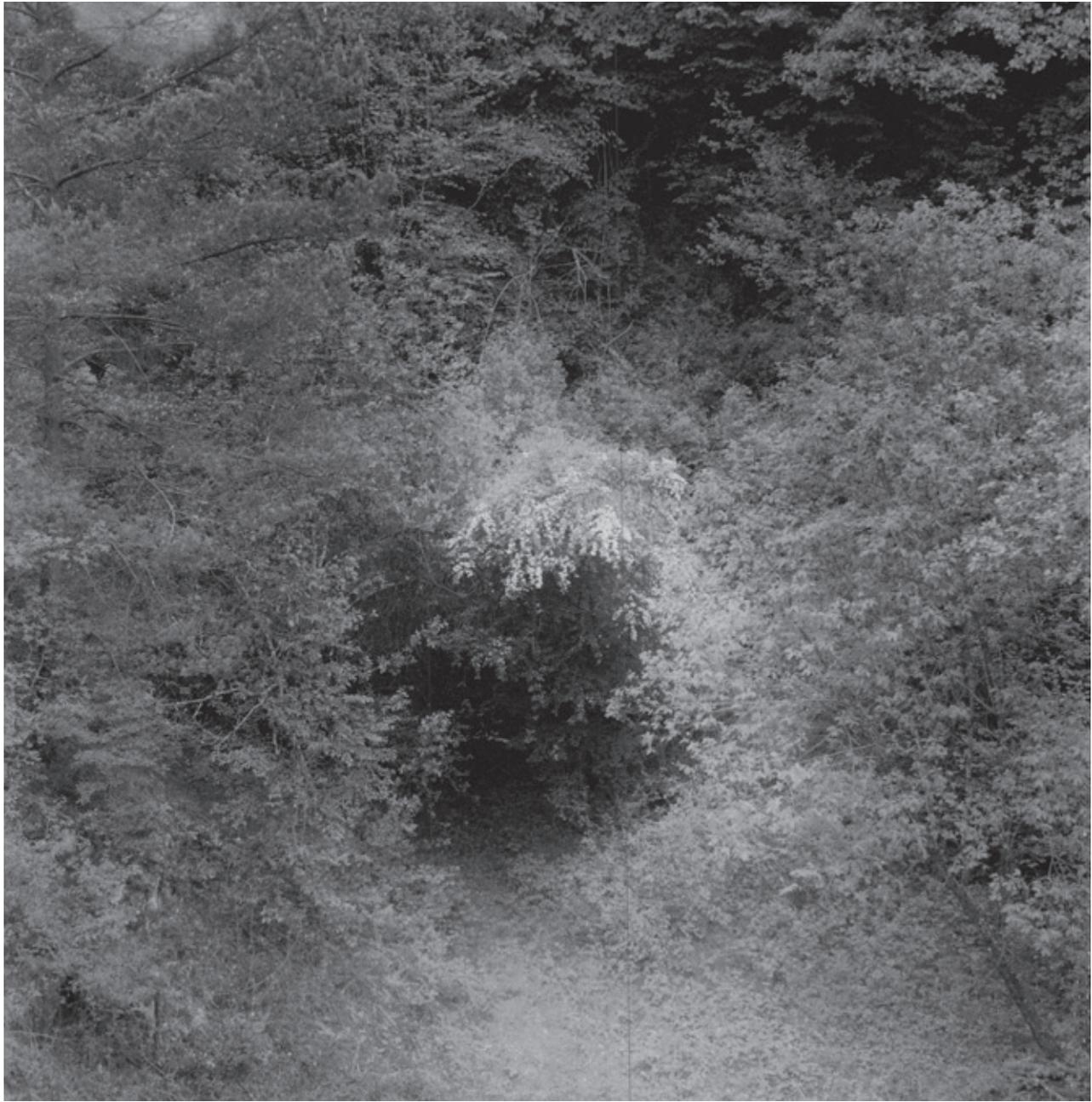
Alors j'ai choisi de plonger l'écrin dans la nuit et la carrière m'est apparue comme un matériau que je pouvais travailler dans mes photographies."

Texte réécrit à partir
d'un témoignage enregistré
par Xavier Bazot.

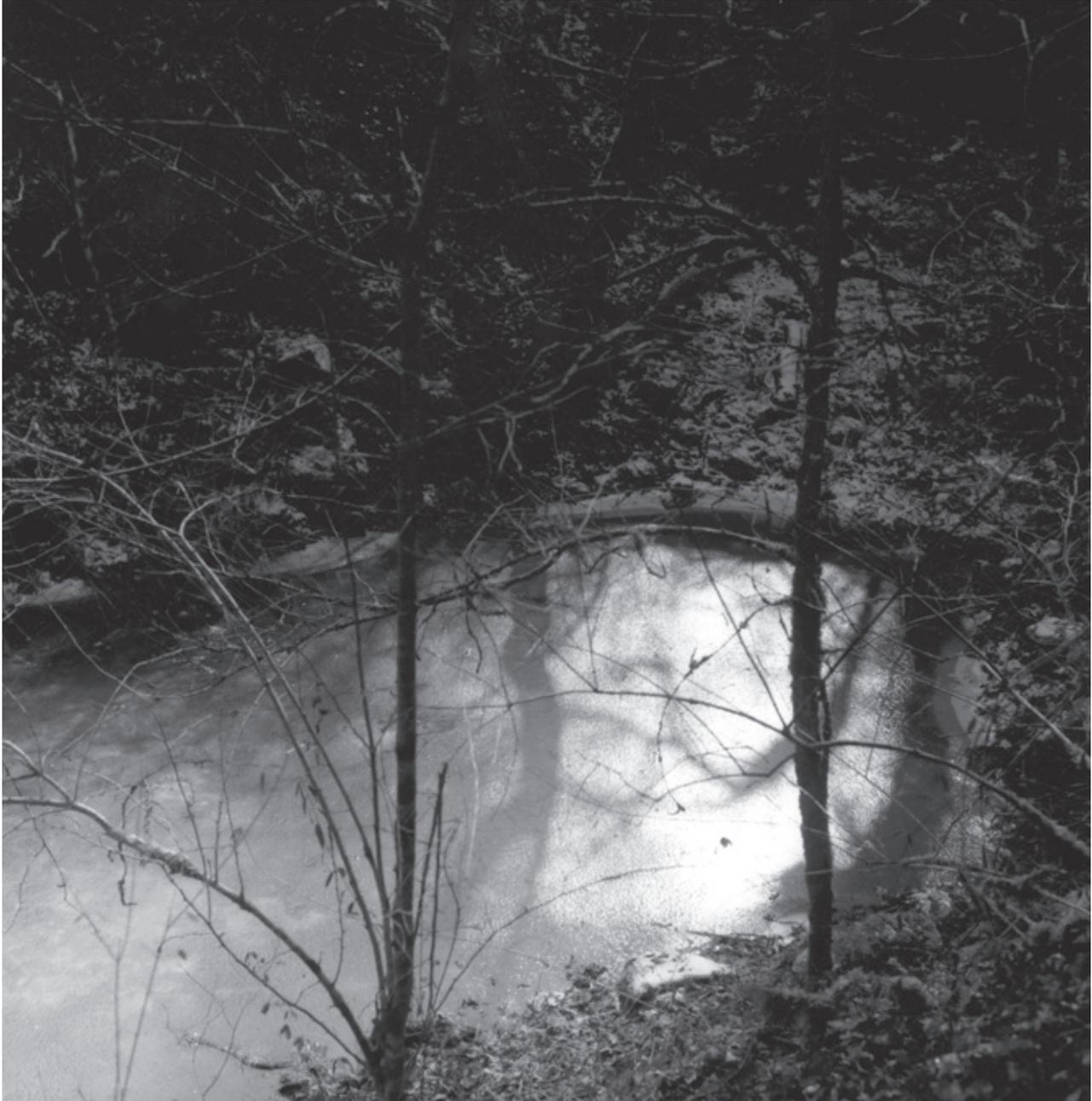


















Le peintre et l'écuyère

par Jean-Pierre Brazs

La carrière Chéret, située sur la commune d'Ambrault dans le département de l'Indre, réunit deux conditions nécessaires pour qu'une écuyère apparaisse au centre d'une carrière, au moment précis où un funambule ayant tendu son câble glisse d'un bord à l'autre du cirque calcaire. Pour qu'une telle conjonction puisse se réaliser, il faut que la carrière ne soit pas trop large afin qu'un câble soit facilement tendu. Elle doit aussi être accessible à un cheval. Cette deuxième condition va de soi puisqu'en général un site d'extraction de matières minérales à ciel ouvert dispose d'un accès au front de taille. Les plans inclinés permettant de hisser les blocs de pierre vers le haut peuvent également assurer la descente d'une cavalière, pour peu que son cheval ne soit pas effrayé par les brusques à pic bordant le chemin. Ces deux conditions sont nécessaires, mais pas suffisantes. J'ai pu le constater à mes dépens : malgré plusieurs séjours et de longues attentes dans la carrière Chéret, je n'y ai jamais vu ni câble, ni funambule, ni écuyère, ni séparément, ni ensemble, et personne ne m'a relaté qu'un tel fait s'y soit déroulé dans le passé. Au lieu d'attendre des témoignages spontanés, j'aurais pu interroger les riverains du lieu ou quelques érudits de la région, mais il arrive que des événements soient si surprenants que les témoins hésitent à en parler de peur d'être regardés comme des affabulateurs. Il faudrait alors, pour les mettre en confiance, créer des situations de connivence, renouveler des rencontres et espérer ainsi réveiller des souvenirs enfouis. Le temps me manquait pour

entreprendre ce travail qui pouvait s'annoncer très long et assorti d'une chance minime d'aboutir à un résultat positif. J'en ai donc conclu qu'il me faudrait chercher ailleurs le lieu de la très peu probable rencontre d'un funambule et d'une écuyère. De toute façon, rien ne pressait puisque la divinité celtique Epona, figurée par une femme montant en amazone, avait traversé le monde gallo-romain pour rejoindre le panthéon impérial sous le nom d'Epona Regina. Elle continue aujourd'hui à protéger les cavaliers et à apparaître en tout lieu et par tous les temps. On peut même aujourd'hui assurer son cheval, ou tout autre animal, auprès d'une compagnie d'assurance nommée Epona.

*

Libéré de cette attente, j'ai pu consacrer quelques rêveries à imaginer que la carrière de l'Indre pouvait constituer le cadre d'autres rencontres, d'autres mises en relation de personnes, des "personnages" plutôt, quand il s'agit de les utiliser pour rendre manifeste les tourments des humains, leur difficulté à choisir une route plutôt qu'une autre, dans ces moments privilégiés de la vie où tout se décide, quand on croit avoir son destin entre les mains, ignorant encore qu'au bout du compte ces choix n'auront que des conséquences minimales. Il peut s'agir de décider dans quelle armée s'enrôler, dans quel mouvement des hommes ou des idées on pourrait jouer un rôle et le croire important, si important que choisir est un drame.

Ces moments "décisifs" ont besoin d'un lieu particulier pour donner une ampleur théâtrale à l'événement. Cette rêverie m'a conduit à devenir l'auteur d'un film qui utiliserait la carrière Chéret comme lieu du tournage de la scène charnière, au moment où tout bascule : le personnage principal découvre sa vraie nature, au point que le cours de sa vie se trouve bouleversé, à moins qu'apercevant un aspect inattendu du monde (ou plutôt de la façon d'être au monde de ses congénères) il permet, par un geste ou une pensée, de donner à la dernière partie du film la belle allure d'un enchaînement de questions et de réponses, de clartés et d'incertitudes, de fuites et de retrouvailles, qui font que cette densité ne peut que devenir insupportable au spectateur et conduise à une fin qui lui permette de trouver le repos. Tout ce qui semblait contradictoire se révèle enfin pouvoir cohabiter. Tout se résout en devenant "comme avant". Comme avant, mais pourtant transformé ; transformé si légèrement qu'on peut alors se dire : pourquoi tant de drames, pourquoi tant de brusques violences, tant d'apaisements provisoires, tant de lentes inquiétudes et parfois tant d'horreurs, pour en arriver là : à une transformation si imperceptible ?

Bon. Me voilà dans le rôle du cinéaste. Je dispose du lieu de tournage. Il me reste à écrire le scénario. Il faudrait qu'il soit question de peinture. Pas trop. Ou bien qu'elle soit un simple arrière-plan, un fond de scène. Ce qui pourrait signifier aussi qu'elle soit le fond du problème, qu'on semble raconter une autre histoire, mais que la réalité du propos, petit à petit ou brutalement à la fin du film, se révèle être une question de peinture. Il faudrait que le personnage principal soit un peintre qui s'ignore, ou mieux un peintre se trouvant dans la situation de ne pas peindre : habité par l'idée de peindre, mais ne peignant pas. Supposons donc un peintre emporté dans un mouvement qui à première vue n'a rien à voir avec son

art : un mouvement plus grand, plus ample. Un mouvement historique ferait l'affaire, mais pas celui de la petite histoire, il nous faut de la grande Histoire, de celle qui fait basculer le monde. Croit-on. Car en fait, on le sait maintenant, "tout doit changer pour que rien ne change".

Mes attentes et divagations dans la carrière Chéret pour en faire le lieu d'un événement majeur m'ont conduit vers le souvenir d'un texte de Louis Aragon. On connaît la passion de Théodore Géricault pour les chevaux. Elle explique en partie son enrôlement dans un régiment de mousquetaires du Roi. Dans son roman *"La semaine sainte"*, publié aux éditions Gallimard en 1958, Aragon raconte comment le peintre s'est égaré dans l'aventure d'un "vieux monde en fuite". Alors qu'il accompagne Louis XVIII s'exilant devant le retour de l'empereur, il assiste, caché dans un fourré, à une réunion de conspirateurs. En découvrant les « autres » il se met à douter de son engagement. La scène se passe durant la fameuse "nuit des arbrisseaux" dans un endroit isolé mais accessible par plusieurs chemins, car les individus pour des raisons de sécurité sont venus séparément et partiront de la même manière. *"... et Théodore se sentait devant la vie, ce soir-là. [...] Arrivé à cette frontière de lui-même où il faut choisir, passer de l'autre côté, étranger désormais à la vie, ou retourner vers elle et s'y plonger, voilà qu'il était pris comme d'une passion des choses à faire. [...] Il allait falloir mettre dans tout cela, l'ordre, l'art... Il allait falloir donner sens à tout cela."*

La carrière Chéret se prêterait bien à la mise en scène de ce moment décisif. S'y trouvent des bosquets assurant un couvert qui garantirait le secret de la rencontre et suffisamment de rochers qui serviraient de sièges aux conspirateurs. La réunion a lieu en contrebas de l'endroit où se dissimule Géricault : la carrière fournirait facilement le dénivelé et même des points hauts où des guetteurs pour-



raient prendre place. Certains chemins d'accès sont bien dégagés ce qui autoriserait des percées visuelles contrastant avec les vues frontales sur les parois rocheuses. Des zones boisées très touffues seraient propices à exprimer au moins un mystère, peut-être une angoisse. Le cirque de la carrière s'ouvre largement sur le ciel : ce contrepoint au couvert végétal indiquerait que la scène s'inscrit dans un monde plus large. Certains plans utiliseraient de subtils contrastes entre lumière et obscurité : de la lumière dans l'ombre et de l'ombre dans la lumière.

Découpage.

Présentation du lieu

Extérieur jour (fin de journée)

La scène se passe en juin.

1. Plan moyen fixe. En arrière-plan : le front de taille situé en fond de carrière. Au premier plan : l'herbe d'abord immobile s'anime brusquement sous plusieurs coups de vent.
2. Panoramique circulaire. Brusque démarrage, ralentissement, hésitation puis arrêt de la caméra sur une sombre frondaison.
3. Zoom vers plan large. On découvre l'ensemble du fond de la carrière.
4. Plan fixe : vue du cirque et baisse progressive de la lumière avec la tombée du jour.

Fondu au noir

Arrivée de Géricault avec son guide

Extérieur nuit, encore un peu de la clarté du jour.

5. Plan moyen fixe. Confusion de branches, de lierre et de différents végétaux.
6. Plan moyen fixe. Le ciel apparaît dans une trouée du végétal.
7. Panoramique en plongée inclinée. Vue sur un chemin

au rythme des pas. Sol caillouteux, lierre rampant, branches et brindilles en travers du chemin. Arrivée sur une bifurcation, hésitation, avancée / *Son off* : *bruit de pas. Arrêt de la caméra / Voix off* : "chut ! Attention aux branches"

8. Plan moyen fixe. Contre-plongée sur des arbres ; certains sont envahis par des plantes grimpantes.
9. Plan moyen. Panoramique vertical vers la cime des arbres. Arrêt sur une trouée dans le feuillage.
10. Plan large. Vue sur le ciel. Passage de nuages / *Son off* : *bruits de pas... arrêt des bruits de pas.*

La découverte des conspirateurs

Extérieur nuit (pleine lune)

11. Vue sur le sol. La caméra avance au rythme des pas / *Son off* : *bruit de pas. Le bruit des voix se rapproche.*
12. Arrêt de la caméra sur l'ombre portée du végétal sur le sol. La caméra se relève sur un écran végétal.
13. Plan plus large sur une épaisse frondaison. La caméra fouille le végétal et s'arrête sur une vague lueur / *Voix off* : *le guide* : "ils sont là, chutttt..." / *Son off* : *bruit lointain de voies confuses.*

Le départ du guide

Extérieur nuit (pleine lune)

14. Plan fixe. Mouvements lumineux : le passage de nuages devant la lune fournit l'obscurité nécessaire au départ du guide / *Son off* : *bruit de pas qui s'éloignent.*

La conspiration

Extérieur nuit (pleine lune)

15. Plan rapproché. Le végétal s'écarte semblant guidé par une main hors champ : on découvre à l'arrière-plan une zone en forme de cirque située en contrebas.
16. Plan d'ensemble. La zone circulaire. On distingue dif-



férents chemins d'accès. Des ombres sur le sol : celles des conspirateurs ? / *Son off* : bruit animé des conversations, puis au premier plan sonore, *voix off* : lecture d'un extrait du texte d'Aragon : "Il n'y a peut-être pas d'opération de l'esprit qui soit d'abord aussi déconcertante, que d'entrer dans un spectacle, à la comédie par exemple, avec quelque retard, quand on a manqué l'exposition de la pièce, et que tout, des rapports entre les personnages, le lieu où l'on se trouve, la date où l'action se situe, doit être reconstruit par le spectateur à partir d'un mot, d'une attitude, d'un rapprochement, devinés à rebours".

17. Plan rapproché. Lent panoramique. Inserts en gros plan sur le végétal montrant une grande diversité de feuilles. La précision de l'image est telle qu'un botaniste pourrait identifier les végétaux / *Voix off* : différentes voix, parfois atténuées par les mouvements du vent, expriment des désaccords. Une voix plus forte domine. Quelques mots émergent : "... citoyen...", "... Brumaire...", "... le pain...", "... trahison...", "... des armes, des armes ! encore se battre ! et contre qui ?...", "ce n'est pas se battre qu'il veut le peuple, c'est manger !..."
- Arrêt de la caméra sur des orties. On distingue aussi quelques fleurs, qui sous la lumière lunaire paraissent grises. Lent fondu au noir

Le retour vers la peinture

Extérieur nuit (pleine lune), un peu moins sombre.

18. Plan d'ensemble sur l'espace scénique : on distingue les mouvements des ombres projetées des conspirateurs ainsi que des lueurs sur les feuillages / *Son off* : bruits de voix qui peu à peu s'estompent.
19. Plan rapproché. L'ombre portée d'un cheval sur la pierre évoque un dessin.
20. Plan d'ensemble sur la carrière / *Voix off* : lecture d'un extrait du texte d'Aragon : "... pour la pre-

mière fois Théodore se trouve devant autre chose que lui-même... Voilà qu'il a pour la première fois vu les autres : et c'est là le déchirement, la douleur physique, les autres... [...] C'est cela... il vient d'entrer dans le monde de la tragédie." *Son off* : Les voix des conspirateurs aux paroles indistinctes se superposent lentement à la lecture du texte, puis brutalement et fortement : "Qui, nous ?"

La remontée

Extérieur nuit, la lune a disparu mais les premières lueurs du jour apparaissent.

21. Panoramique en plongée inclinée sur un chemin de plus en plus large : Géricault quitte la carrière. Vue sur un sol de plus en plus minéral. Parfois hésitations sur le chemin à suivre. Avancée de plus en plus rapide / *Son off* : bruit des pas sur les graviers. Arrêt. Mouvement de la caméra vers la droite sur une petite paroi rocheuse : un raccourci ?
22. Plan rapproché. Vue sur un rocher. Mouvement de la caméra indiquant la recherche d'une prise. Arrêt sur rocher. La pierre est recouverte d'une algue noire, gluante, ressemblant à du bitume.
23. Gros plan. Main noircie.
24. Plan rapproché. La main agrippe une dernière pierre et y laisse une trace sombre.
25. Plan général. Les conspirateurs ont disparu. Le jour se lève.
- Fondu au noir.

*

Libéré du souci de raconter une histoire, j'ai pu consacrer quelques journées à imaginer que la carrière Chéret, bien connue comme un lieu de biodiversité, pouvait entretenir des relations avec d'autres lieux également

habités du souci botanique de décrire, nommer et classer les nombreux représentants du monde végétal. L'un de ces lieux est le jardin botanique de la ville de Genève. Il descend en pente douce vers le lac aux abords duquel se trouve un bâtiment nommé "la Console" construit au tout début du XX^e siècle et qui abrite encore aujourd'hui le travail de nombreux botanistes ainsi que des herbiers remarquables. Sur l'un des murs du hall d'entrée du bâtiment se trouve un être hybride dont l'une des composantes est végétale. Il a été découvert en octobre 2007 et appartient au genre *Talvera* ainsi décrit :

***Talvera* J.-P. Brazs :**

E forma quadratum centrale circumdatum infulis coloratis
Forme quadrangulaire laissant apparaître des bords colorés formant une ou plusieurs couronnes se différenciant clairement d'une zone centrale.

L'espèce *Talvera consolensis* J.-P. Brazs est le type du genre *Talvera*

***Talvera consolensis* J.-P. Brazs**

E gypso quadratum centrale circumdatum infulis coloratis quibus centrum cum alio commune est, in pariete fixum continensque plantae picturam.

Typus : Suisse, canton de Genève, Genève, Conservatoire et Jardin Botaniques, bâtiment "La Console", hall d'entrée, face intérieure du mur N, à environ 150 cm du sol, au-dessus du radiateur situé à proximité de la porte d'entrée principale, 20 octobre 2007, *Brazs 00001* (G-holotypus).

Ensemble symbiotique de très faible épaisseur pouvant être considéré comme une surface plane de 45x45 cm, adné sur plâtre, composé d'une couronne quadrangulaire en périphérie d'un carré central de plâtre sur une structure maçonnée apparente par endroits. La partie visible de la couronne est organisée en trois bandes

concentriques régulières de 15 mm de large (une couche picturale homogène de teinte sombre légèrement rosée et deux couches picturales hétérogènes variant du blanc grisâtre à une teinte terre d'ombre très légèrement verdâtre). Sur le plâtre du carré central est fixée une forme mimétique d'une mousse - *Encalypta alpina* - composée de traces minérales d'ampélite (pierre noire) et d'exsudat d'*Acacia senegal* (gomme arabique) liant des particules pigmentaires de couleur verte et ocre jaune.

*Talvera** est le nom de genre donné à cette étrange forme à la fois végétale et picturale dont l'espèce *Talvera pictoralis* apparaît à la suite d'une intervention anthropique utilisant des techniques archéologiques : sur un mur, à l'endroit qui convient, dessiner un carré, petit ou grand selon le lieu ; à l'intérieur de cette surface, poncer les différentes couches de peinture, d'enduit ou de papier témoignant de l'histoire du mur ; prendre soin de laisser visible une bande témoin de chaque couche. La succession de ces bordures constitue une "peinture déjà-là" dont l'importance est fonction du nombre de couches rencontrées. La constitution de ce fait pictural (sans ajout de matière) est remarquable : des couches picturales autrefois opaques et successives se trouvent pour la première fois juxtaposées : un glissement s'est opéré de "dissimulation" vers « monstration ».

Dans la carrière Chéret *Talvera pictoralis* apparaît sur deux anciens fronts de taille de manière très particulière. Ses assises sont des supports minéraux ayant accueilli algues, mousses, lichens ou lierres constituant autant de couches qu'il a fallu ôter méticuleusement selon le processus habituel pour atteindre un support calcaire évoquant autant le milieu des plantes calcicoles que l'enduit crayeux des peintures anciennes. Chaque végétal enlevé a été logiquement remplacé par son image peinte.

Peintures et végétaux sont destinés à cohabiter quelques saisons jusqu'à ce que les plantes (reconquérantes) recouvrent leurs images.

*

En regardant de près les différents gestes plus ou moins ritualisés qui précèdent les créations on retrouve inmanquablement celui de délimiter, de circonscrire un espace (ou une durée). Il peut s'agir du lieu même de la création (l'atelier du peintre, la table d'écriture) ou du support de la création (la toile, la feuille de papier, le mur ou l'écran). On connaît la capacité de cet espace délimité, détaché, à être relié au monde. D'ailleurs le mot *talvera* pourrait provenir d'une expression de la langue d'Oc des Corbières (*tal-vera*) signifiant LE LIEU DU CHAMP D'OU L'ON PEUT VOIR.

* Frédéric Mistral donne au mot *talvera* ou *tauvera* la définition suivante : "lisière d'un champ, partie que la charrue ne peut atteindre, où il faut tourner les bœufs". Yvon Bourdet donne pour *talvera* la traduction française "tournière ou chaintre". On trouve en Berry d'autres appellations comme "tournaille" terme employé par François-P. GAY dans son ouvrage "La Champagne du Berry" Editions Tardy, p. 136. Le substantif "tournaille" conduit au verbe "tournailler" : se déplacer dans un espace délimité parfois employé dans le sens de "tourner en rond", conduisant à "tournicoter" qui nous éloigne de plus en plus de l'idée d'un espace parcouru dans le but de l'aménager ou de le travailler.



Dans la carrière Chéret *Talvera pictoralis* apparaît sur deux anciens fronts de taille de manière très particulière.





Originnaire

par Sophie Loizeau

Sans qu'il soit question de filiation, d'héritage, d'appartenance sociale – originaire. Ancrage spontané, enracinement, de soi au lieu l'inverse. Élection réciproque. La carrière Chéret avec son écosystème spécifique, son statut d'enclave – de territoire-enclave –, son enchâssement dans le grand tout ordinaire autour, sa forme brève, est de ces lieux. C'est à mesure humaine, et c'est lié à la qualité de l'isolement, du silence – on est à l'intérieur d'un nid, au pied du front de taille surtout. Le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes y sont absolus et n'entament rien du silence. On entre dans un autre monde, le rapport au temps lui-même est troublé. Originnaire de là, de ce lieu hors du temps des hommes et à l'unisson d'autres vies, animale / végétale. C'est écrire la position contemplative, extrêmement ralentie, fœtale de la poète.





Lire distrait la vigilance de la proie en elle. Elle n'est plus si attentive. La voici absorbée par quelque chose de plus impérieux que sa propre survie, oublie la nuit l'impressionnant silence tout à coup.

diane a conservé la mémoire du sauvage, de l'ancien monde – si cela est utile. En vertu de cette grâce elle peut donc écouter-scruter-lire d'un seul tenant. Lecture et qui-vive se ressemblent, la première est une veille.

Ce que je lis emprunte le nez la bouche ouverte, la voie rétro-nasale. Une sorte de dégagement du sens et des sensations se fait par cette voie exactement comme l'odeur s'exalte en arôme et la nourriture en saveur. Une appréciation plus délectable – arrière-lecture peut-être.

La nuit me surprie. De dos il a l'air sain, son poil luit. Il tourne vers moi sa tête pourrie entièrement morte et détail, sa tête qu'il tourne vers elle, pourrie entièrement morte. diane bande un immense arc de terreur. Le poil luisant sous la lune, ça qu'elle vit d'abord, une forme auréolée, de chien ou de grand lièvre.

diane est une vraie personne farouche qui passe des heures dans les bois. La minuscule à son nom montre son humanité. Néanmoins elle a conservé certains des impératifs de la déesse tels que la solitude au fond de toute forêt – une aisance dégradée chez la petite diane en raison de la réduction des espaces boisés, de leur fréquentation le week-end autour de Paris. Tels que l'horreur de l'intrus et la familiarité des bêtes. Sous ce nom atténué, latin.

Elle comprend le jardin dans la forêt.

Le jardin représente un royaume, un extrême bien

rare. Solitude, horreur de l'intrus, familiarité avec les bêtes sont les dons de Diane à la petite que le jardin a enchantée. Le jardin n'est pas moindre que la forêt.

Le jeu continue de l'exciter adulte, c'est marmotter des choses joue contre collée à la terre.

A l'automne aller dans Les Carpates – la chaîne des Hautes Tatras y coucher aux refuges, venir au cœur des vieilles forêts de loups d'ours.

Pygargue gypaète bondrée l'amour des rapaces la mène sur les lieux de nidification. Elle se pétrifie aux abords des plans d'eau, en montagne, en forêts de feuillus de conifères ou mixtes aérées laissant choir le soleil à grands traits. Très exceptionnellement l'aire aperçue.

J'en suis par la soudaineté l'esprit de fuite, le nom.

Chéret, la fine percée d'elle diane à l'intérieur, à peine, tant simple. Rencontre avec la pierre, calcaire pourvu qu'elle ait vécu manifeste le temps par ses pores nidifie. Et méfiante toujours des possibilités d'affûts, mon corps petitement contre moi au sens peureux des bêtes. Recroquevillée ovale.

Aussi feutrée quand diane ici qu'un fantôme. Passé le seuil les fantômes vinrent à sa rencontre.

J'ai trouvé un os pénien dans les feuilles, d'abord ne sachant pas quel os. Sa spécificité m'a émue quand j'ai su. D'ours je crois à la longueur par rapport au chat. Ai ramené aussi la pierre blanche pas du pays de Caux, une craie. De la taille d'un moulage endocranien.



J'aime la bête dit diane à cause de l'odeur de son corps chaude, même et étrangère. Je ne sais pas bien prendre soin, soigner si prendre soin a manqué – d'une bête je sais.

La naine forêt l'aurore, son parfum n'est pas agréable au sens ordinaire. Un craquement me fit détalier d'abord me pétrifier le cœur fou.

Le seuil d'ici avant que d'enfoncer montre la césure le partage entre deux ordres d'existence. diane franchit fait s'enfuir les oiseaux. Intruse à la carrière puis plus. Je tisse au bord du sommeil sans m'interrompre des jours d'affilés, ne chasse pas.

Mes basses branches prennent racines. Après boire je montre des signes d'humidité sur mon visage, mes yeux paraissent s'être tenus ouverts sous l'eau.

Sur la table d'offrande au fin fond diane effectue une libation. Elle remplit son rôle magique dans le monde réel et au-delà.

Comme mâle j'ose le bois la nuit y dresse une tente. Les pas les grognements, les feuilles remuées les souffles, tant qu'elle fait noir, que je me tais. Un raffut dont j'ignore tout de qui le pas le grognement, le souffle. La tente, sans doute au centre d'un rond de fée car le lendemain elle y avait des empreintes – aucune n'avait mordu – de pieds nus de bête autour.

Coefficient de marée : 95. Alors tout se referma sur elle, l'idée de l'intrus la fit tressaillir. Sous ses masques il hante, l'inconscient collectif des femmes leurs mythes informulés, secrets.

Existe une histoire propre à la femelle homme, étrangère au mâle malgré l'ancienne expérience passive commune être traquée être dévorée.

Elle tressaille tandis que les bois se referment. Par ce détail je rejoins la biche aiguë, à la vue à l'ouïe aiguës et qui sentant le danger continue à paître de toute son âme jusqu'au dernier moment où elle détaille.

Trois semaines mon lait blanchit je l'allaitai tout debout contre un arbre. Les sèves refluent en octobre elle elle fait sourdre. Vite elle remonte soit par palier ; son air, vieux visage animal.

Le milieu c'est la forêt, le giron.

Je baise l'endroit battant et mou, ma paume épouse son crâne oiseau mes yeux embrassent ses veines. Je m'abandonne à elle, ainsi abandonnée sans défense. Et encore : très doucement elle me ploie, elle m'incurve.

Utérine. Elle dort sous sa forme ancienne, ex contenu de la caverne ex amande.

Autre campement d'écriture : enclose.

Je me soustrais à la vue, l'écriture opère un froncé. Orbiculaire des lieux froncés sous l'effort du muscle or donné en sphincter autour de moi écrivant.

Un patrimoine local

D'hier à aujourd'hui,
d'une activité humaine
à un site naturel

Dans notre village d'Ambrault, les maisons anciennes font la part belle à la pierre de taille et aux moellons de calcaire, témoins d'un temps où furent exploitées les carrières de Boisramier.

De cette époque, il reste aujourd'hui une dizaine de sites, dont un en cours d'exploitation. Certains ont trouvé une nouvelle vie : site d'escalade ou parc animalier.

Dans la carrière Chéret, la nature est reine ; végétaux et animaux se partagent ce lieu préservé et l'enrichissent par leur diversité.

C'est dans cet espace à la fois clos sur lui-même et ouvert sur le ciel que les artistes invités par le Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre ont puisé leur inspiration.

Leur sensibilité nous le révèle autrement.

Leur travail fait désormais partie de l'histoire de ce patrimoine naturel et humain.

Gérard Thomazeau,
Maire d'Ambrault

De belles endormies

"Quelle était la place des carrières à chaque époque ? On ne le sait pas précisément.

On pense que "la ligne des trous", alignement de profondes excavations dans la forêt à quelques centaines de mètres de la carrière, peut correspondre aux anciennes carrières gallo-romaines ou médiévales.

Mais les carrières qu'on voit actuellement, comme celle gérée par le Conservatoire, les carrières qu'on interprète bien comme étant des carrières sont des carrières qui datent du XIX^e et début du XX^e.

Elles sont discrètes car très végétalisées. Quand on passe à Bois-Ramier, on ne voit aucune carrière. Bois-ramier, la pierre de bois-ramier, les carrières de Bois-ramier ? Où sont-elles ?



C'est cette discrétion qui les a sauvées, quand elles ont été abandonnées il y a 70-80 ans, et qui a fait qu'elles ne sont pas toutes devenues des dépotoirs.

Ces carrières constituent les dernières oasis de nature en Champagne Berrichonne. Parce qu'elles ont été abandonnées, la nature a repris ses droits et a recolonisé l'espace sans qu'aucune intervention humaine n'interfère pendant plus d'un demi-siècle.

C'est ainsi qu'on a pu retrouver des espèces qu'on devait rencontrer naturellement avant l'intensification de l'agriculture dans beaucoup d'endroits de la Champagne Berrichonne.

En outre, du fait du relief, selon les zones plus ou moins éclairées, plus ou moins humides, on rencontre toute une

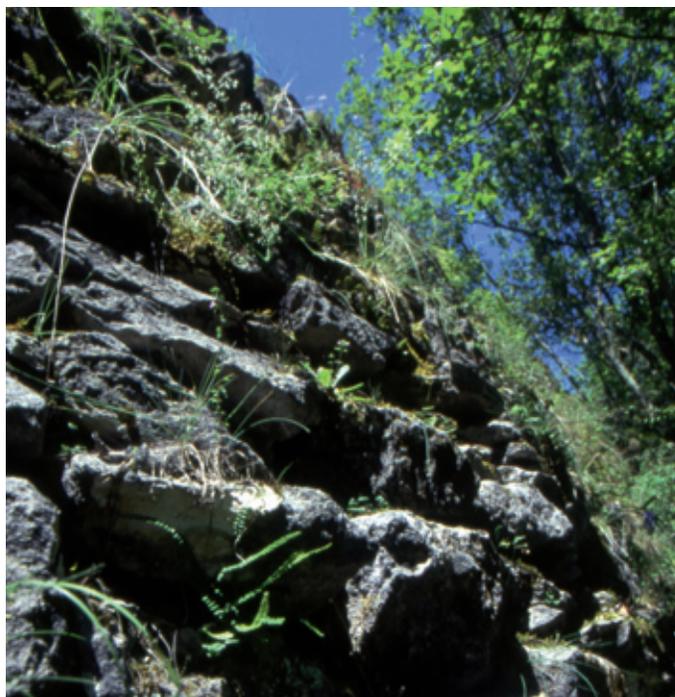
mosaïque de micro-milieus, à l'origine de richesses écologiques remarquables.

Il n'y a pas d'espèce réellement exceptionnelle mais par contre une diversité exceptionnelle.

Les premiers relevés botaniques effectués avec le Conservatoire nous ont d'ailleurs réservé une belle surprise. Cette dernière n'est pas venue de la botanique mais des papillons. On a découvert qu'il y avait en réalité plus d'une trentaine d'espèces de papillons sur ces 2 petits hectares.

Ces papillons sont inféodés à une plante ou à un milieu très précis. Aussi à la mosaïque de micro-milieus qui se rencontre ici correspond une grande variété de papillons."

Texte de Jean-Pierre Fonbaustier, conservateur bénévole du site, réécrit à partir du témoignage recueilli par Xavier Bazot.



Regards croisés sur la Carrière Chéret

Regards d'artistes sur un site naturel
préservé par le Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre

Un partenariat original

La plupart des carrières de Boisramier sont aujourd'hui dans un état très dégradé. Grâce à un partenariat avec le propriétaire confiant la gestion du site au Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre, la Carrière Chéret fait l'objet d'une attention particulière depuis 1996.

Des balades de découverte sont proposées

Contactez l'antenne Cher/Indre du Conservatoire, pour avoir des informations sur le site ou pour vous procurer le programme des balades nature, au **02 48 83 00 28**.

Une plaquette d'information est disponible en version papier auprès du Conservatoire et des offices de tourisme autour d'Issoudun ou encore téléchargeable sur <http://www.cen-centre.org>

Les témoignages sonores enregistrés par Xavier Bazot sont disponibles sur la page consacrée à la carrière sur <http://www.cen-centre.org>

Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre

Association agréée
par le Ministère de l'Écologie
et par le Ministère de la Santé et des Sports
3, rue de la Lionne - 45000 Orléans
Tél. : **02 38 77 02 72**
Mél. : siege.orleans@cen-centre.org
<http://www.cen-centre.org/>

Office de tourisme

Place du Dr Guilpin
36100 Issoudun
Tél. : **02 54 21 74 02**
Mél. : tourisme@issoudun.fr
<http://berry.fr/>

Un Conservatoire pour la nature

Créé en 1990, le Conservatoire d'espaces naturels de la région Centre s'est donné pour mission la sauvegarde des milieux naturels les plus remarquables pour leur faune, leur flore, leur qualité paysagère ou leur intérêt géologique.

Il gère des milieux aussi variés que des pelouses, prairies, marais, étangs, tourbières, milieux ligériens ou souterrains...

Constitué en association loi 1901, le Conservatoire est un outil novateur, partenarial et consensuel de protection de la nature. Mais il est avant tout l'émanation d'une volonté citoyenne de transmettre à nos enfants un environnement dans toute sa diversité et sa beauté.

Pour cette raison, votre encouragement et votre adhésion sont essentiels.

Il est membre de la fédération
des Conservatoires d'espaces naturels.



Un projet mené avec le soutien de :



Le projet "Regards croisés sur la Carrière Chéret"
est cofinancé par l'Union européenne.
L'Europe s'engage en région Centre
avec le Fonds européen de développement régional.



N° ISBN : 978-2-9511380-5-6 - Ouvrage gratuit
Dépôt légal : décembre 2011

Directeur de publication : René Rosoux, président
Crédits photos : Cen Centre/ P. Cotty, S. Gonzaga, I. Gravrard, R. Paillat, S. Gressette
J-P. Fonbaustier, J-P. Brazs, M. Ballet, S. Loizeau / Flora Mérillon (p.9 et 10)
Illustrations : Th. Cardinet / Cartes postales anciennes (J-P. Fonbaustier) / Article de
presse (Archives Départementales de l'Indre)
Bibliothèque historique de la ville de Paris – Fonds George Sand – H 398